

A part Albani, que nous a-t-on donné. On dit que M. Routhier a fait un très joli discours. Mais cela ne suffit pas. M. Fréchette a récité une poésie. C'est très bien, mais le physique du poète gâte le plaisir et empêchent l'émotion de naître. La poésie est chose ailée, légère, immatérielle et ne cadre pas avec l'embonpoint réjoui d'un bon vivant.

C'est plus fort que moi et je ne saurais m'émouvoir lorsque je vois un monsieur au teint fleuri, dont le plastron de chemise, éclatant de blancheur, craque sous l'effort d'une robuste poitrine, s'avancer, près de la rampe lumineuse et dire d'un ton attendri :

“Bois que j'aime, adieu, je succombe,
Votre deuil me prédit mon sort,
Et dans chaque feuille qui tombe,
Je vois un présage de mort.”

Ou encore :

“Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour et je meurs ;
Je meurs et sur la tombe où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.”
Le contraste est trop plaisant.

* * *

La troupe McDowell vient de nous quitter. Elle a voulu jouer avant de nous quitter, non une pièce américaine ou adaptée du français, mais une pièce entièrement, radicalement anglaise.

Nous avons eu une idée jusqu'à quel point l'on peut s'ennuier pendant deux heures à soixante quinze cents par tête.

On sait que le peuple anglais est peuple le plus ennuyeux de la terre.

Peuple gris ; terne, gourmé, enterré dans les brouillards et les chiffres qui ne peut concevoir en fait d'art architectural d'autres formes plus élégantes que les caisses d'ambalage, ne produit en fait de peinture que des tableaux avec des personnages raides, empesés comme les faux cols qui les étranglent, ne peut publier un roman à moins qu'il n'ait cinq cents pages, petit texte, dont trois cents sont consacrées à